

lançant au bandit un regard de soupçon, comment ont-ils pu les découvrir ?

— C'est moi qui les ai attirés, en effet, dit impudemment Cuchillo en descendant de cheval. J'aurais voulu vous voir poursuivi par une centaine de ces démons pour savoir si vous n'auriez pas comme moi galopé jusqu'au camp pour y chercher un asile.

— En paril cas, reprit sévèrement Benito, un homme, pour sauver ses compagnons, ne fuit pas, et se laisse aussi plutôt arracher la peau du crâne que de les trahir. Je l'aurais fait, moi, ajouta-t-il simplement.

— Chacun son goût, dit Cuchillo ; mais je n'ai de compte à rendre qu'au chef et non pas à ses serviteurs.

— Oui, murmura le vieux domestique, il n'arrive que ce qui doit arriver, un lâche ou un traître ne peut faire que des lâchetés ou des perfidies.

— Les Apaches sont-ils nombreux ? demanda Baraja à son ancien ami, car, depuis leur querelle à l'hacienda, leurs rapports avaient été moins fréquents.

— Je n'ai pas eu le temps de les compter reprit Cuchillo précipitamment. Tout ce que je puis dire, c'est qu'ils doivent être près d'ici.

Et, sans plus s'arrêter, il traversa le camp et se dirigea du côté de don Estévan. Celui-ci, les premières et les plus importantes mesures une fois prises, attendait à la portière de sa tente que Cuchillo vint lui rendre compte du résultat de son exploration et de l'imminence du danger.

Au moment où Cuchillo marchait sans répondre aux nombreuses questions dont on l'accablait de tous côtés, un homme s'avancait, un tison enflammé à la main, pour mettre le feu aux fascines entassées de distance en distance, quand la voix de don Estévan se fit entendre.

— Pas encore ! s'écria le chef ; c'est peut-être une fausse alerte, et, jusqu'à ce que nous ayons la certitude d'être attaqués, nous ne devons pas éclairer le camp pour nous trahir.

A ces mots de fausse alerte, on eût pu voir un sourire sinistre errer sur les lèvres de Cuchillo. L'homme rejeta son tison dans le foyer.

— En tout cas, ajouta don Estévan, que chacune selle son cheval et se trouve prêt.

Ensuite il rentra dans sa tente, en faisant signe à Diaz de l'accompagner.

— Cela veut dire, ami Baraja, fit Benito, que, si l'ordre est donné d'allumer les feux, nous serons biens sûrs d'être attaqués. La nuit surtout, c'est terrible.

— Qui le sait mieux que moi ? dit Baraja.

— Vous êtes-vous déjà trouvé la nuit à pareille fête ? demanda Benito.

— Jamais ; voilà pourquoi je redoute si fort une attaque nocturne.

— Eh bien ! si vous en aviez déjà vu, vous la...

— Je n'en aurais plus peur, se hâta d'interrompre Baraja.

— Vous la redouteriez encore davantage.

Cuchillo, dans son trajet jusqu'à la tente de don Estévan, composa ou plutôt décomposa son visage. Il rejeta en arrière ses longs cheveux, comme si le vent d'une course précipitée les eût fait voltiger sur sa tête, puis il entra dans la tente en homme qui ne fait que de reprendre haleine, et en essuyant sur son front une sueur absente. Il avait d'ailleurs conservé son air d'impudence habituelle.

Oroche, qui semblait plus particulièrement chargé de la garde personnelle de don Estévan, s'était glissé à côté de Diaz.

Le rapport de Cuchillo fut bref : chargé d'aller reconnaître l'abord des lieux vers lesquels devait s'avancer l'expédition, il avait poussé sa reconnaissance au delà des limites que lui assignait la prudence...

Diaz l'interrompait.

— J'avais pris des précautions telles, dit-il, pour dérober notre marche aux Indiens à l'aide de fausses traces, je les avais si bien fourvoyés que vous avez dû quitter la ligne que vous suiviez pour aller de droite et de gauche.

— En effet, reprit le bandit, je me suis égaré, trompé par la monotonie de ces plaines sans fin où chaque colline ressemble à une autre.

— Chaque colline ressemble à une autre ! reprit ironiquement Diaz. Qu'un homme des villes s'y laisse tromper, je le conçois ; mais vous, la peur mettait un voile de brouillard sur vos yeux ?

— La peur ! répondit Cuchillo, je ne la connais pas plus que vous.

— Alors, votre vue baisse, seigneur Cuchillo.

— Quoi qu'il en soit, continua ce dernier, je m'égarai, et, sans la colonne de fumée qui me guida je n'aurais pu sans doute reconnaître ma route aussi promptement que je le fis : mais j'aperçu un parti d'Indiens qui battait la campagne, et je dus faire un détour pour les éviter. C'est dans ce détour que je fus découvert par les rôdeurs, et je n'ai dû qu'à la vigueur de mon cheval l'avance que je viens de prendre sur eux.

Comme il achevait ce rapport, pendant lequel don Estévan avait plus d'une fois froncé les sourcils, Oroche sortit de la tente, puis il rentra aussitôt.

— Les Indiens sont là-bas, dit-il. Voyez ces ombres noires qui parcourent la plaine ; la lune les éclaire au loin, ce sont leurs batteurs d'estrade occupés à reconnaître notre campement.

Sur la surface blanche du désert, on pouvait voir en effet des formes équestres s'avancer, et disparaître à l'ombre des dunes de sable. Pedro Diaz consulta du regard don Estévan, puis il s'écria d'une voix qui retentit comme un signal de combat :

— Allumez les feux partout ; nous avons besoin de compter nos ennemis !

Quelques instants après ces paroles, une clarté rouge, presque aussi vive que celle du soleil, parut incendier tout le camp, et montra les aventuriers à leur poste, la carabine au poing, et les chevaux sellés et bridés, n'attendant plus que leurs cavaliers prêts à s'élaner sur leur dos, au cas où une sortie deviendrait nécessaire. Puis la tente de don